A propos de santé

Autor(en): **Joz-Rolland, Emmanuelle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1473 [i.e. 1472]

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282553

Nutzungsbedingungen

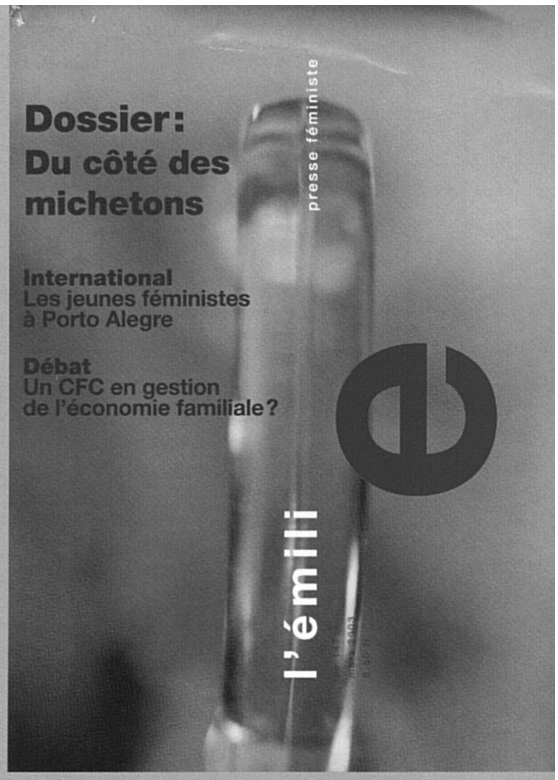
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Emmanuelle Joz-Rolland
A propos de santé

«C'est toujours chaud dans les culottes des filles», rubrique santé de *l'Emilie* du mois de mars m'a laissée dans une grande perplexité. En premier lieu, l'introduction qui précédait les conseils médicaux prétendûment alternatifs. J'y apprenais que les médecins avaient une emprise tentaculaire sur mon corps de féministe; que celui-ci ne m'appartenait plus, apparemment surtout sa partie génitale ; et que pour retrouver quelques droits sur lui, il s'agissait de lutter activement contre une médicalisation abusive en pratiquant l'auto-diagnostic et l'auto-médication. Bien entendu, grâce à des soins «alternatifs» issus, peut-être de nos grands-mères, de Dame nature sûrement.

Je n'avais jamais pensé que lorsqu'une femme téléphonait à sa (son) gynécologue pour un contrôle ou une affection quelconque, elle soumettait ses organes génitaux à l'odieuse emprise du patriarcat. Je n'avais jamais pensé non plus qu'accepter les traitements prescrits par le corps médical dépossédait les femmes de leur corps.

Au contraire, les progrès de l'hygiène et de la médecine m'apparaissaient comme la cause la plus certaine d'une qualité et d'une espérance de vie inégalées à ce jour. Qui parmi nous se déciderait, au nom d'une pseudo-réappropriation de son corps ou d'un retour mythique à la nature, à mourir d'une dent de sagesse infectée ? Quelle femme veut devenir stérile et subir des douleurs chroniques suite à une chlamydia mal soignée? Quelle femme ne veut pas se donner les chances de survivre à un cancer des ovaires grâce à un diagnostic précoce ? Qui oserait envier les femmes du Tiers-monde et leurs connaissances ancestrales en matière de soins lorsque justement, faute de soins, elles pourrissent vivantes lors d'accouchements que nous nous permettons de qualifier dans nos hôpitaux de «simplement difficiles» ?

La médecine moderne alliée au capitalisme sauvage n'est évidemment pas sans poser des problèmes éthiques, également du point de vue du genre : les recherches pharmaceutiques orientées en vue de découvrir des substances thérapeutiques moins nécessaires aux malades que profitables aux firmes qui les produisent ; les disparités Nord-Sud, et l'apanage des grands laboratoires sur les brevets qui privent de médicaments la majeure partie de la population mondiale; enfin, corollaire de la violence et de la pauvreté que les femmes subissent partout dans le monde, discrimination de celles-ci face à la santé et non-reconnaissance de leurs besoins spécifiques en ce domaine.

Mais la juste indignation face à ces inégalités recommanderait précisément de militer pour un accès sans conditions pour toutes et tous au savoir médical et à des traitements rigoureux.

De plus, penser qu'il est plus responsable et sain de s'auto-examiner et d'utiliser à fin de guérison des substances «naturelles» est un raisonnement largement sophistique. Primo, chacun accepte la division du savoir et des compétences : de même que mon ordinateur n'est pas fabriqué par une fleuriste, je ne laisse pas mon corps aux mains d'une enseignante. Et le fait de recourir à un naturopathe ou à un médecin implique identiquement d'accorder sa confiance et d'accepter les conseils d'un-e autre. Secundo, la notion de «naturel» et de «chimique», souvent opposées par les chantres des médecines alternatives, n'ont rien d'antithétique. Les principes thérapeutiques contenus dans la rudbeckie, par exemple, n'en deviennent pas moins «naturels» s'ils sont synthétisés. La différence majeure entre plante et médicament réside dans le dosage et la pureté des principes actifs. Etre responsable revient donc à consommer ces principes actifs de façon adaptée, ce qui est plus difficile avec les plantes lorsque l'on ne dispose pas d'un laboratoire chez soi. De plus, rien n'indique que les laboratoires qui fabriquent les médicaments alternatifs soient moins attirés par le gain que les grandes firmes pharmaceutiques.

Pour toutes ces raisons, je ne comprends vraiment pas en quoi la tisane de framboise contre les kystes aux ovaires sert la résistance contre la société patriarcale et permet de se réapproprier son corps. Cela relève de l'erreur intellectuelle, et surtout d'un caprice d'Occidentales aux nanti-e-s, sûr-e-s qu'un-e médecin et un traitement sont toujours à portée de téléphone. ● 0